

Vincent Gracy

L'aile lissée

« La vie ressemble à la maladie en ce qu'elle procède par crises et usure progressive, comme elle comporte aussi ses améliorations et aggravations quotidiennes. »

Italo Svevo

J'ai relu *La Conscience de Zeno* l'hiver dernier. Le roman tardif d'Italo Svevo m'avait toujours laissé un sentiment d'inachevé – et comme une espèce de remords. Je gardais le souvenir de n'avoir pas vraiment « mordu » dans ce qui était considéré comme un des chefs-d'œuvre de la littérature du début du XX^e siècle, d'en être ressorti inchangé et perplexe – et en fin de compte déçu. Avec le recul, j'imagine que ma première lecture, effectuée vers l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans me semble-t-il, avait surtout dû me décontenancer. À l'époque j'attendais des livres qu'ils transforment ma vie en me donnant des clés sur ce qu'elle allait devenir. Il m'a fallu, comme tout le monde, prendre de l'âge pour commencer à pressentir que les livres servent à éclairer a posteriori ce que l'on a vécu sur le moment dans l'inconséquence et l'incompréhension du présent. Italo Svevo avait soixante-deux ans lorsque parut *La Conscience de Zeno*, en 1923. C'est un livre écrit l'œil dans le rétroviseur, celui d'un homme qui jette un long regard en arrière sur les accidents de sa vie. Les choses ont tourné ainsi, nous raconte Zeno, le narrateur porte-parole d'Italo Svevo, c'est-à-dire que je les ai vécues ainsi, sans savoir, sans comprendre, et que c'est seulement maintenant, en les écrivant, que je peux les connaître et les comprendre, et vous aussi par la même occasion, si vous voulez bien vous donner la peine et le temps de me lire.

Ce pourrait être lugubre, ou nauséabond, ou simplement ennuyeux. C'est tout le contraire – tonique, limpide, hilarant. Car ce livre du désenchantement est aussi un livre de l'étonnement, pour Zeno/Svevo lui-même comme pour nous ses lecteurs. L'auteur possède une vision du monde si singulière et un art de conteur si original qu'il arrive à faire de la vie la plus ordinaire qui soit l'aventure la plus extravagante qui puisse être. On se promène de page en page dans un insensé radical pourtant fait à partir du quotidien basique de nos plus médiocres banalités. On se sent en permanence atteint d'une forte ébriété cérébrale qui entraîne à méditer et oblige à sourire, voire à rire, environ tous les dix mots. Tel était le genre de réflexions que je me faisais en ce mois de janvier 2014 tandis que jour après jour, comme un plongeur en apnée, j'immergeais toujours plus profondément ma conscience dans celle de Zeno. Mais voici qu'un soir je tombais à l'improviste sur ce passage – et ce fut encore une autre surprise.

« Parmi tant de papiers datant de cette fameuse semaine... je retrouve un essai de poésie : des vers... sur une mouche ! Si ces vers n'étaient pas de moi, je les croirais l'œuvre d'une demoiselle bien comme il faut qui chante les insectes et qui leur dit : « tu ». Mais il n'y a pas d'erreur, ils sont de moi. Preuve que si j'en suis passé par là, nous sommes tous capables de tout.

Voici comment naquirent ces vers. J'étais rentré chez moi très tard et, au lieu de me coucher, je m'étais rendu dans mon petit bureau où j'avais allumé la lampe à gaz. Une mouche bourdonnait autour et m'importunait. Je réussis à l'atteindre d'une chiquenaude, légèrement,

pour ne pas me salir le doigt. Je l'avais oubliée quand je la revis au bout d'un moment sur la table. Elle se remettait lentement. Immobile, dressée, elle paraissait plus grande parce qu'une de ses pattes, qui était ankylosée, ne pouvait se replier. Avec ses deux pattes postérieures, elle se lissait consciencieusement les ailes. Elle tenta enfin un mouvement, mais retomba sur le dos, se redressa et recommença à se lisser les ailes avec obstination.

J'écrivis alors ces vers, stupéfait de découvrir que ce petit organisme, envahi par une telle douleur, était guidé dans son énorme effort par deux convictions erronées. D'abord, en se lissant les ailes, demeurées intactes, l'insecte montrait qu'il ne savait pas de quelle partie de son corps provenait la douleur ; de plus l'assiduité de son effort révélait, en cette minuscule conscience, l'inébranlable certitude que tous les êtres ont droit à la santé et doivent la recouvrer s'ils l'ont momentanément perdue. On excusera volontiers ces erreurs chez un insecte dont l'expérience est courte puisqu'il ne vit qu'une seule saison. »

(*La conscience de Zeno*, p.629 /640, Quarto Gallimard, traduction de Paul-Henri Michel révisée par Mario Fusco).

C'était tout, et fort peu de chose en somme. Si bref soit-il pourtant, ce passage m'arrêta dans ma lecture. Pourquoi cette histoire de mouche venait-elle s'intercaler dans le flux d'une narration par ailleurs si fluide au risque d'en casser le rythme ? Il y avait là, à première vue, une surcharge gratuite, bien peu dans le style – fondé de bout en bout sur la nécessaire économie du récit – de mon cher « *Italien Souabe* » (signification du pseudonyme choisi par l'auteur, de son vrai nom Ettore Schmitz, Triestin de naissance, juif de confession, Austro-Hongrois de nationalité, homme d'affaires de métier, écrivain de vocation). Relisant les lignes avec plus d'attention, je crus enfin saisir l'intention d'Italo Svevo. Sa mouche blessée était une fable éclairant de manière oblique la problématique au cœur du roman : l'appartenance à la vie condamne à une maladie dont tout être cherche à se guérir en usant de diagnostics infondés et de médications inadéquates... Une insatisfaction néanmoins persistait dont je n'arrivais pas à cerner la cause. Tout à coup une illumination me traversa. Ces vers de « *demoiselle bien comme il faut* », ces vers « *preuve que nous sommes tous capables de tout* », eh bien, à présent que Zeno m'avait donné leur grain à moudre j'aurais souhaité les lire pour de bon ! Mais Zeno, déjà passé à autre chose, réintérait le cours du récit principal au paragraphe suivant et j'éprouvai comme une bouffée de rancœur, non pas tant envers Zeno d'ailleurs qu'envers Italo Svevo en personne que j'accusais – à bon escient, me semble-t-il – de m'avoir « allumé » avec une promesse qui ne serait pas tenue ! Mais bon... je n'allais pas faire non plus tout un fromage à propos d'une mouche. Ma lecture m'attendait et je m'y replongeais.

Les choses en seraient restées là si quelque temps plus tard, je n'avais trouvé dans ma boîte de réception un message de la revue *Secousse* invitant les destinataires à proposer un texte « *sur la mouche, notre compagne de l'été* ». Prose ou poème, peu importait, pourvu qu'on sût faire mouche et court : cinq feuillets maximum, on était dans le format radin... Le côté artificiel de l'affaire de prime abord me rebuta. Si au moins il s'était agi de traiter un thème stimulant, mais là, qu'espérer tirer de moches mouches, franchement ?... Soudain quelque chose m'alerta : mouche !? Vous avez dit mouche !? Mouche... Mouche... Mouche... Pourquoi le mot s'était-il mis à bourdonner autour de mon cerveau en un vol obsédant ?... La mouche de Zeno !!! En un éclair, la mémoire me revint. Les vers inexistantes. Ma frustration. La mouche blessée. La vie comme maladie toujours indue et toujours soignée à contresens. En un autre éclair, la compréhension de ce que je devais faire m'irradia. J'allais retrouver ces vers qu'Italo Svevo avait dédaigné de montrer après nous les avoir fait miroiter.

Il n'y avait pas trente-six méthodes. Je me rappelai la fascinante histoire de Borges, *Pierre Ménard, auteur du Quichotte* dans *Fictions*. À force d'étude et d'identification, un érudit français parvient, non pas à recopier, mais à réinventer plusieurs chapitres du chef-d'œuvre de Cervantès. La tâche qui m'attendait était tout de même moins ardue. Italo Svevo lui-même m'indiquait la voie à suivre. Non pas essayer de me glisser dans sa conscience à lui, ce qui aurait été pour le moins présomptueux, mais dans celle d'une « *demoiselle bien comme il faut* ». L'aventure en fait paraissait amusante et pas du tout insurmontable. Je laissai passer du temps, en partie par nonchalance, en partie dans l'espoir de m'imprégner à la longue d'une mentalité de « *demoiselle bien comme il faut* » du début du siècle dernier. Et puis l'approche de l'échéance pour le rendu ne me laissa plus le choix et je me lançai. Les vers qui suivent sont le produit de cette nonchalance et de cette imprégnation.

L'AILE LISSEE

O mouche petite et noire et velue qui gis sur ma table
 D'un doigt négligent je t'ai jetée en un monde de douleurs
 Ma chiquenaude s'est érigé le destin de tes heures
 Pardonne mon envie de dire à travers toi ma faible fable

Blessée tu parais grandie, sous le gaz tu resplendis
 D'énigme car inlassable tu lisses ton aile en vain
 Croyant à tort tarir la souffrance issue de ma main
 Ce n'est pas ton aile, c'est ta patte qui incendie

Ton être d'insecte veut la cessation du malheur
 Tout comme l'oiseau, le chien ou l'être humain
 Toi et moi réclavons la santé et le monde aimable

Mais toi et moi nous trompons, médecins incapables
 Lissant nos ailes, non nos pattes, et vois nos pleurs
 Devant l'avis fatal : nulle vie n'échappe à la maladie !

J'y étais arrivé et je relus les vers de Zeno que je venais de commettre dans l'état d'incrédulité qui probablement convenait. Jeunes, nous avons tendance à croire que les livres doivent porter l'illumination du sens dont nos vies sont en quête. La maturité venue, nous en attendons une lumière rétrospective sur les actes, les émotions et les pensées qui nous ont constitués. Mais à tout âge, les livres aussi, ni plus sages ni moins imprévisibles que les faits réels, prouvent que « *nous sommes tous capables de tout* », comme le note Zeno. Y compris de retranscrire les vers « *d'une demoiselle bien comme il faut* » imaginée au détour d'une page par un écrivain du siècle dernier ayant élu le nom de plume d'« *Italien Souabe* ». Persuadé « *qu'à la différence des autres maladies, la vie est toujours mortelle* », il avait choisi de tenir cette certitude à distance par l'humour et la lucidité. En témoigne, entre autres, une mouche qui un soir frottait son aile au lieu de sa patte lésée à la lueur du gaz.

Vincent Gracy est né en 1954. Journaliste indépendant, il a travaillé pour plusieurs magazines et collaboré à l'écriture de nombreux reportages et documentaires pour la télévision. Il a publié *Ma femme, mes filles et moi* (Desclée de Brouwer, 2007).